

Sébastien FAURE

par Maurice LAISANT

Né le 6 janvier 1858, mort le 14 juillet 1942, Sébastien Faure, au cours de sa longue carrière, traversa les époques les plus troublées et fut le contemporain des plus graves événements.

Sa rapide biographie est indispensable à une étude sérieuse de sa pensée et de son œuvre, car son évolution d'une part, et d'autre part ses prises de position devant l'actualité éclairent d'un jour singulier le caractère du théoricien, de l'agitateur et de l'homme.

Sébastien Faure vit le jour à Saint-Etienne dans une famille riche, catholique et respectueuse de l'ordre social existant. Il était le quatrième enfant d'une famille qui devait en compter six.

Dès son plus jeune âge, il étonne ceux qui l'entourent par sa précoce intelligence et sa vive sensibilité, notamment son parrain, le frère du poète Pierre Dupont, qui se plaît à promener son filleul par la campagne et à satisfaire à sa jeune curiosité devant le spectacle de la nature.

Il fait ses premières études au collège Saint-Michel puis il entre, en 1874, au noviciat des jésuites de Clermont-Ferrand.

Il y manifeste rapidement les dons oratoires exceptionnels qui devaient faire de lui l'un des plus grands tribuns de son temps, sinon le plus grand.

Il est d'une foi sincère et rêve de se vouer au succès de la cause catholique en embrassant la carrière la plus ingrate et la plus périlleuse de l'Eglise : celle de missionnaire.

C'est alors que des événements familiaux bouleversent sa vie.

Des revers d'abord, la maladie ensuite qui frappe son père.

Celui-ci l'appelle à son chevet, et lui qui rêvait de donner à Dieu son fils préféré lui fait promettre de renoncer à la carrière ecclésiastique et, par son travail, de venir en aide à sa mère et à ses frères et sœurs.

Avec regret, Sébastien Faure prend le solennel engagement qu'il tiendra.

Son père mort, Sébastien Faure est alors appelé par ses obligations militaires, le 5 novembre 1878. Il accomplit son temps à Saint-Etienne où il échoue au peloton des élèves sous-officiers ; il ne se sent aucune disposition pour le métier des armes.

Libéré, il obtient d'un ami de son père un portefeuille d'assurances, et fait un séjour en Angleterre en 1881 pour se perfectionner dans la langue.

De retour, il s'éprend de la fille de son patron qu'il épouse en dépit de l'obstacle de la religion qui les sépare : Blanche Faure (elle porte le même nom que lui, mais n'a avec lui aucune parenté), Blanche Faure est de famille protestante.

Pendant la nouvelle existence de Sébastien Faure lui ouvre les yeux sur bien des choses qu'il ignorait et lui pose des problèmes qu'il croyait résolus. Alors que dans le silence du cloître il avait de la société et de la condition humaine une vue idéale, il va se frotter au monde et prendre conscience de sa misère physique (elle était de ce temps plus criante que de nos jours) et de la misère morale de toutes les classes, non seulement destinées à se combattre les unes les autres, mais encore destinées à condamner les individus qui les composent à se combattre entre eux.

De plus, il engage la discussion avec des jeunes venus de tous les horizons et dont certains attaquent âprement l'Église, responsable de la soumission des hommes à leur misère et à leur malheur.

Sébastien Faure se fait le champion de ce qui avait rempli toute sa jeunesse et avait été pour lui une raison de vivre.

Pour mieux combattre les théories qu'on lui oppose, il s'efforce de les mieux posséder, il lit, critique, analyse et, à son grand désarroi, plus il en prend connaissance et plus elles lui apparaissent évidentes et plus puérils et vains les arguments qu'il peut leur opposer.

Cela l'entraîne à une crise douloureuse faite de doute et d'effritement de sa foi.

Eh bien, son rêve a été de vérité et d'amour, il y restera fidèle et si la religion ne peut le lui prodiguer, il le poursuivra ailleurs.

En 1885, il adhère au mouvement socialiste, sous l'étiquette guesdiste

Et il s'y donne sans compter, entre dans l'arène et se présente à Bordeaux (où il demeure) aux élections législatives.

Au cours de ses conférences où il exerce son talent oratoire, des contradicteurs de toutes tendances lui opposent leur point de vue.

C'est là que se situe l'anecdote d'Antignac, militant anarchiste, qui fait valoir que le mal ne vient pas que le pouvoir soit exercé par tel ou tel, mais qu'il soit exercé. L'argument est nouveau pour Sébastien Faure, il pourrait s'en tirer par quelque brillante pirouette oratoire, il s'en abstient et déclare simplement :

« Les théories développées par mon contradicteur sont nouvelles pour moi, je ne connaissais les anarchistes que vaguement et je ne pourrai répondre à ce qui m'a été opposé qu'après un examen sérieux de la question. Aussi, j'invite tous les présents (la salle était comble) ainsi que

mon contradicteur à se retrouver dans cette salle dans quinze jours, et je vous donne ma parole que j'y serai pour lui répondre. »

Quinze jours plus tard, tous étaient là, curieux de la réponse qu'allait donner le merveilleux orateur à celui qui l'avait affronté.

Et Sébastien Faure reprend la parole en ces termes :

« J'ignorais les théories anarchistes ; depuis quinze jours j'en ai pris connaissance, du moins de l'essentiel, et force m'est de reconnaître que c'est mon contradicteur qui est dans le vrai... » (1)

Quelle probité et quel courage !

Quelle probité de ne pas hésiter à se démentir lorsqu'on est convaincu de son erreur !

Et quel courage, venu de la religion, tout son idéal passé détruit et sa foi perdue, ayant repris pied sur une autre terre, s'étant donné un autre idéal et ayant ranimé une autre foi, quel courage de tout abandonner de nouveau dans la poursuite d'une vérité toujours plus haute et d'une beauté toujours plus grande !

Je ne fais nul doute — Sébastien Faure l'a dit lui-même — que s'il lui avait été donné de connaître une théorie plus humaine et plus libre que l'anarchie, il aurait quitté l'anarchie pour s'y rallier.

Si Sébastien Faure fit de cet idéal sa forme définitive de pensée, c'est que, précisément, elle se refuse à toute forme définitive et qu'elle laisse, dans la liberté, le champ de tous les avenir.

Cependant, cette révolution de pensée de l'ancien séminariste allait à contre-courant des sentiments que lui portaient sa famille et celle de sa femme.

Ce n'était pas d'un bon œil qu'elles l'avaient vu adhérer au parti socialiste, mais enfin son talent de parole et son intelligence pouvaient lui permettre de briguer les places les plus enviées et il n'est pas mauvais, même pour un bourgeois, d'avoir pour gendre un député, même socialiste.

Mais se déclarer anarchiste ne mène à rien, sinon au déshonneur et à la prison.

C'est ce que lui fit entendre son beau-père dans une réunion familiale en conclusion de laquelle il lui donna à choisir entre ses théories ou sa situation, qu'il tenait de lui.

La réponse fut immédiate :

« C'est bien, dit Sébastien Faure, reprenez votre portefeuille. »

Mais un autre ultimatum plus cruel allait lui être posé.

« Parfait, mais sans situation vous êtes incapable de nourrir une famille. Et, dans ces conditions, ce n'est pas seulement le portefeuille, c'est Blanche aussi qu'il vous faut abandonner. »

Sébastien Faure se tourna alors vers sa femme qu'il interrogea par ces seuls mots :

« Que décides-tu ? »

Elle détourna la tête sans répondre.

Tous les ponts étaient rompus, séparé des siens, ayant brisé les entraves du socialisme autoritaire comme il avait brisé celles de la religion, il allait se donner sans compter à la propagation des idées libérales auxquelles il se voua tout entier jusqu'au dernier souffle de sa lucide vieillesse.

Il quitte Bordeaux pour Paris où il renforce de sa présence les rangs brillants des propagandistes anarchistes : Louise Michel, Gori, Joseph Tortelier, Leboucher, Martinet, Dumas et d'autres...

Sa propagande s'agrémenta pour lui de nombreuses condamnations : en 1889 à Toulouse, puis à Aix, puis à Nîmes.

Cependant, une évolution se produit dans le mouvement anarchiste, dont on peut faire remonter l'origine au congrès de Berne (26 au 29 octobre 1876) :

Les camarades jugeant leur parole et leurs écrits insuffisants à convaincre les masses, estiment qu'il importe de donner au peuple « des leçons de chose de l'anarchie ».

Ce qui prendra exécution l'année suivante (avril 1877) par l'équipée de Benevante en Italie où de nombreux camarades dont Malatesta s'emparent de la mairie d'une commune et brûlent les actes de propriété, contraignant un prêtre à faire un discours sur la fraternité humaine.

Cependant, à ses formes collectives, et relativement non-violentes de l'action directe, allaient suivre des gestes individuels sous forme d'attentats.

Ils s'étaleront de 1892 à 1894 avec Ravachol, Vaillant, Caserio et Emile Henry, tous dirigés contre les tenants du pouvoir et de la richesse (à l'exception de celui d'Emile Henry qui frappe aveuglément la masse coupable d'accepter son malheur) mais dont l'auteur revendique hautement son geste.

C'est alors que le gouvernement affolé et tremblant, après avoir poursuivi et condamné féroce à la peine capitale ces quatre terroristes, même Vaillant qui n'avait causé la mort de personne, vote les lois scélérates en 1893 et poursuit les militants anarchistes en 1894 sous l'inculpation d'association de malfaiteurs, vaste coup de filet ayant pour but de décapiter le mouvement anarchiste, qui restera dans l'Histoire sous l'appellation de « Procès des Trente ».

Sébastien Faure fait partie des inculpés, sous le chef d'avoir été l'un des instigateurs de ces attentats, alors qu'en ces jours il se trouvait... à la prison de Clairvaux (où il écrivait « la Douleur universelle »).

L'accusation tourne à la confusion des accusateurs et cela, en grande partie, en raison de la plaidoirie prononcée par Sébastien Faure au cours de laquelle il ridiculise les juges :

« C'est la première fois que je me trouve dans cette enceinte à titre d'accusé ; mais j'y suis venu déjà souvent. J'ai entendu déjà juger bien des anarchistes. Or profitant chaque fois de la circonstance pour diriger contre l'anarchisme et les anarchistes les foudres de son éloquence, le ministère public ne manquait jamais de dire à vos prédécesseurs : L'anarchie, c'est le chaos, le désordre, le bouleversement, la confusion. L'anarchie ne tient compte de rien ; aveugle, elle erre à l'aventure. Ce serait faire injure à la raison humaine que de croire que les anarchistes constituent un parti. Absolument incapables d'élaborer un programme et de se conformer à un plan préconçu, en désaccord perpétuel les uns avec les autres, non seulement sur les questions de principe, ennemis irréconciliables de toute cohésion, de toute autorité, de toute méthode ; ayant en horreur le seul mot de « chef » ; n'ayant d'autre fanatisme que le fanatisme aveugle de cette liberté illimitée qui serait, messieurs, la pire des tyrannies, ces hommes se flattent de n'admettre chez eux ni hiérarchie, ni direction, ni règlements, ni discipline, ni organisation d'aucune sorte et d'appliquer ce joli système à la société tout entière !

« Tel est le langage qu'a tenu devant moi le ministère public, dix fois au moins, et chaque fois sur le ton le plus affirmatif.

« Et voici que tout d'un coup de longs débats s'engagent pour établir exactement le contraire, à savoir : que les anarchistes constituent un parti, bien plus, qu'ils forment une étroite association ayant à sa tête quelques meneurs constitués en une sorte de comité directeur ; qu'il existe, depuis 1893, un plan auquel on s'est rigoureusement conformé ; qu'il règne entre eux l'accord le plus complet sur toutes les questions, qu'ils sont reliés par une organisation méthodique, subissent une inspiration commune, etc.

« Et le même avocat général, avec des accents aussi pénétrés que ceux dont j'ai gardé l'écho dans les oreilles, soutient aujourd'hui une accusation qui donne le plus formel démenti à ses antérieures déclarations.

« Quand a-t-il dit la vérité ? Est-ce naguère ? Est-ce aujourd'hui ? » (2)

Puis passant de l'ironie à l'émotion, il met ses coaccusés à l'épreuve :

« Au surplus, il faut en avoir le cœur net. Je fais appel à tous ceux qui sont assis à mes côtés, et je leur dis : En est-il un seul parmi vous qui se puisse dire mon élève, qui ait subi mon influence, qui ait sollicité mes conseils ou reçu mes avis ? Que celui-là oublie les liens d'amitié ou de camaraderie qui nous unissent, qu'il ne prenne nul souci de moi. Qu'il songe à ceux qu'il aime, à sa compagne, à ses enfants ; qu'il réfléchisse qu'il suffira d'un mot pour écarter dans une large mesure les responsabilités qu'on cherche à faire peser sur lui ; qu'il pense, que de sa réponse,

ou de son silence, peut dépendre, en ce qui le concerne, l'acquittement avec ses joies, ses consolations, ou la condamnation avec ses tristesses et ses tortures.

« Oui, s'il en est un parmi vous qui, à un moment donné, ait suivi mes inspirations, qui se soit considéré comme mon élève, qui puisse se dire mon disciple, celui-là, qu'il se lève, qu'il parle !

« Au nom de la vérité, au nom de tout ce qui lui est cher, je l'adjure de parler.

« D'avance, je prends l'engagement de ne pas discuter, de ne pas protester ; celui-là peut parler sans crainte ; il n'entendra sortir de mes lèvres aucun reproche, aucune dénégation » (2).

Le silence de ses compagnons lui fait écho et la cause semble dès lors entendue.

C'est l'acquittement qui vaudra aux accusateurs les lazzis de la presse de droite devant l'effondrement et le vide de l'accusation. M. Magnard, dans « le Figaro » écrivit :

« Rien de plus dangereux que la force employée à contretemps.

« L'acquittement de tous les accusés du procès des Trente, en dehors des voleurs avérés tels qu'Ortiz et Chericotti, produira un effet désastreux. On va le reprocher aux jurés ; je crois qu'il faut surtout s'en prendre au parquet.

« Le procès a été aussi mal entamé que mal mené. Il m'avait paru utile avant les débats ; une fois que j'ai lu les interrogatoires, je l'ai jugé déplorable.

« Prendre au hasard des hommes dont les doctrines, si condamnables soient-elles, n'ont pas la précision qui constituerait un crime légal, puis essayer de les déshonorer en les accolant à des malfaiteurs qui ne les ont jamais vus, était déjà une rare maladresse, et qui a dû mal influencer le jury ». (2)

Quant à Rochefort, il s'indigne dans « l'Intransigeant » :

« Ce procès est bien en effet, comme on l'a intitulé, celui d'une association de malfaiteurs. Seulement, les malfaiteurs et les associés sont sur des chaises de magistrats et non sur le banc des assises ». (2)

La liberté est rendue à S. Faure, liberté précaire, dangereuse, exposée à tous instants aux foudres des lois scélérates.

Le mouvement est désorganisé et reprend difficilement vie après quatorze mois de silence.

Ce n'est qu'en 1895 que reparaîtront successivement « Les Temps

Nouveaux » sous l'inspiration de Jean Grave, « La Sociale » sous celle d'Emile Pouget et enfin « Le Libertaire » que fonde S. Faure le 16 novembre.

L'AFFAIRE DREYFUS

C'est alors qu'éclate l'affaire Dreyfus, sur laquelle je ne reviens que pour mémoire, en ayant fait une étude parue dans cette revue (4).

Il est cependant impossible de ne pas rappeler le rôle qu'y joua S. Faure et l'orientation qu'il prit, entraînant après lui ses compagnons réticents et même opposés, au départ, à défendre un traîne-sabre, même innocent.

Rappelons les motifs qui inspirèrent notre ami, raisons morales et pratiques :

- 1) Tout innocent mérite le secours de tout homme de cœur ;
- 2) Défendre Dreyfus, c'était condamner la justice militaire, et par voie de conséquence l'armée et ses mœurs ;
- 3) Intervenir dans une affaire qui passionnait tout le pays, c'était pour les anarchistes l'occasion de reprendre une audience, de faire entendre leur voix et d'étendre le cas de Dreyfus à toutes les autres victimes, dont la condamnation retombait sur la société tout entière.

Les vues de S. Faure devaient se révéler exactes puisque leur exécution valut la sortie du « Journal du peuple » (quotidien) et le soutien des anarchistes par de nombreux écrivains, artistes, savants qui les avaient méconnus.

L'on peut dire que la présence des anarchistes dans l'affaire Dreyfus permit au mouvement de se remettre en selle.

LE SYNDICALISME

Un autre facteur y collabora, le rôle prépondérant qu'ils jouèrent dans le syndicalisme de 1895 à 1914.

Quelle fut l'attitude de S. Faure à son égard ?

Les avis sont partagés entre ses historiographes ; on peut lire en effet ceci sous la plume de Maitron :

« Le Libertaire » est le refuge de ceux des anarchistes : Ernest Girault, Henri Dhorr, S. Faure, F. Prost, etc., qui sont violemment hostiles au mouvement syndical » (5).

Or, tout à l'inverse, Jeanne Humbert cite ce texte :

« Je ne suis pas syndiqué parce que je ne suis pas syndicable. Mais

je fus syndicable, il y a trente-sept ans, et, à cette époque, j'ai été syndiqué. C'était en 1888 » (6).

Doit-on en conclure que partisan des syndicats en 1888, il y était opposé en 1895 ?

Il me semble plus juste de supposer que, tout en acceptant le principe du syndicat, il refusait de voir le mouvement s'y noyer et qu'il prônait parallèlement à son existence celle d'une organisation spécifiquement anarchiste.

Un fait est certain et reconnu par tous, c'est qu'après 1899, S. Faure suit de très près l'action syndicale et qu'il y collabore activement (en un temps où le syndicalisme ne se limitait pas à la défense des gros sous, et où le peuple pouvait y trouver une nourriture sociale et culturelle).

Il assistera aux congrès, dont celui de Saint-Etienne en 1920, puis appuiera la C.G.T.S.R. après la scission C.G.T.U.

LE NEO-MALTHUSIANISME

Dans la grande division qui opposait, dans le domaine démographique, l'abondancisme de Kropotkine au néo-malthusianisme de Robin, S. Faure avait opté pour le premier, ou plus exactement, il lui avait fait confiance n'ayant du problème qu'une connaissance très limitée, et ne lui portant qu'un médiocre intérêt.

Cela jusqu'en 1903, où il fit connaissance d'Eugène Humbert ; c'est à la suite de controverses avec lui, qu'il lâcha du terrain.

C'est alors qu'Eugène Humbert, animateur de la revue « Régénération » joua le tout, il proposa à S. Faure de traiter le sujet, quoi qu'il en puisse dire.

C'est avec réticence que celui-ci accepta, et c'est en ces termes qu'il prit la parole le 16 novembre 1903 à la salle des Sociétés savantes :

« Lorsque mes amis de « Régénération » sont venus solliciter mon concours et me prier de prendre la parole à cette conférence, à laquelle vous êtes venus ce soir si nombreux, je me suis fait quelque peu tirer l'oreille. Le sujet ne me passionnait pas. Il me semblait de nature à se prêter à de savantes dissertations philosophiques, mais ne m'avait pas paru se rapporter aux études que j'ai l'habitude de faire et dont j'ai coutume d'entretenir le public.

« Pourtant ces amis ont insisté avec tant de véhémence, ils ont apporté une si loyale énergie à m'affirmer qu'ils ne me demanderaient pas de penser, de parler comme eux, mais simplement de bien vouloir étudier ce grave problème et d'apporter ensuite au public dont ils solliciteraient la présence le résultat de ces études ; bref, ils m'ont mis tant et si bien à l'aise, que j'ai déferé à leur désir. Et je suis heureux, ce soir veau,

de les en remercier bien sincèrement et de leur donner ici un témoignage public de ma reconnaissance.

« Comme tant d'autres, je connaissais peu, je l'avoue en toute modestie, je connaissais mal ce problème de la population. Mais, ma parole donnée, il a bien fallu, par dignité, ému par le respect d'une assemblée comme celle-ci, que je fasse les études nécessaires. Alors j'ai fait des recherches, j'ai consulté des documents, j'ai mis le nez dans certains livres que j'ignorais et, à ce travail, à cette recherche, à cette documentation, peu à peu je me suis passionné ; j'ai compris toute l'importance du problème qu'il s'agissait d'étudier ce soir. »

Dès cette époque Sébastien Faure, non seulement approuva les idées néo-malthusiennes, mais s'en montra le brillant et ardent défenseur.

Ce revirement de pensée devant l'évidence est caractéristique de sa liberté d'esprit et de sa disponibilité qui étaient restées les mêmes qu'au temps où le jeune séminariste allait du catholicisme au socialisme et du socialisme à l'anarchie.

L'EDUCATEUR

En 1904, celui que l'on avait surnommé le commis voyageur de l'anarchie, en raison des multiples conférences qu'il avait tenues à travers toute la France, veut édifier une œuvre durable.

Il a constaté au cours de ses nombreuses controverses que la plupart des hommes sont ancrés dans les préjugés qui leur furent inculqués dans l'enfance, et qu'avant de s'ouvrir aux réalités qu'on leur propose, il leur faut d'abord faire table rase de tous les mensonges dont ils sont esclaves.

Ce qu'il faut donc, c'est se tourner vers l'enfance et la préserver des dogmes dont on obscurcit les cerveaux.

Et il va mettre au service d'une école rationaliste les profits qu'il tire de ses conférences.

Certes, avant lui Robin avait tracé la voie, mais ses suivants : les Ferrer, les Sébastien Faure, les Madeleine Vernet, en ont-ils moins de mérite ?

« La Ruche » est créée ; école mixte, gratuite, prodiguant une éducation intégrale, sans punition ni récompense.

Elle durera douze années et ne disparaîtra qu'en raison de la guerre : ses difficultés s'accroissent, les revenus ont disparu, son animateur étant réduit au silence, et en février 1917, cette « Ruche » dont Freinet et même certaines écoles communales et lycées devaient, plus tard, reprendre les méthodes, est contrainte de fermer ses portes.

LA GUERRE DE 1914-1918

L'attitude de S. Faure en ces heures troublées est significative de sa lucidité.

Alors qu'avant l'éclatement de la tourmente, socialistes, néo-malthusiens, syndicalistes, libres-penseurs et anarchistes étaient d'accord pour condamner la guerre, alors qu'ils en avaient dénoncé le mécanisme et les profits, ils se trouvèrent entraînés par un vent de folie, dès sa déclaration.

Ne nous arrêtons ici qu'au cas des anarchistes, dont indiscutablement aucune ne cède à des considérations d'intérêts ou d'ambitions.

Cependant, on les vit justifier l'opposition à l'Allemagne au nom de la défense de la liberté.

Dans ce désarroi, S. Faure fut l'un des seuls parmi les « directeurs de conscience » du mouvement, avec Yvetot et quelques autres, à faire front à cette débacle de l'esprit (7).

Il lance une campagne, accompagnée d'un tract « Vers la Paix », à laquelle il doit renoncer pour ne pas compromettre les compagnons mobilisés, fichés par le gouvernement, et qui auraient servi d'otages.

Cependant, en 1916, il lance un périodique « Ce qu'il faut dire », largement blanchi par la censure, et en vue de l'après-guerre il ouvre en juin 1916 une librairie boulevard de Belleville et en juillet 1917, donne le jour à l'imprimerie « La Fraternelle ».

Le 23 septembre 1917, sous l'égide des syndicats du bâtiment-terrassiers-charpentiers en fer, il tiendra un meeting interdit, à la suite duquel il sera emprisonné en raison d'une odieuse machination policière lui imputant une affaire de mœurs (8).

C'est de sa prison qu'il entendra retentir le clairon de l'armistice.

LA REVOLUTION RUSSE

Un grand espoir est né dans le grand territoire sur lequel pesait le joug des tsars.

Avec tous les esprits libres, S. Faure s'y rallie, d'abord parce qu'un peuple refuse la guerre, ensuite parce qu'il refuse ses tyrans.

Cependant il n'adhère pas aux embrigadements du parti socialiste qui veut canaliser et politiser la révolte et se faire du soulèvement russe une auréole et un monopole.

Puis des nouvelles plus précises viennent d'U.R.S.S. et avec les années 1921-1922 c'est le retour des compagnons ayant vu les choses de près : Chazoff, May puis Voline dont les révélations dissipent ce que les libertaires pouvaient avoir d'illusions.

L'ENCYCLOPEDIE ANARCHISTE

Tout en poursuivant ses nombreuses tournées de conférences en faveur de la liberté et de la paix, S. Faure décide la création d'une œuvre durable et qui laissera aux mains de ses suivants une documentation solide et précieuse.

La conception de l'Encyclopédie anarchiste est née, il ne reste plus qu'à en réaliser les quatre gros volumes.

Pour cela il va faire appel aux anarchistes de toutes tendances, et cette œuvre éducatrice sera le carrefour de tous, faisant taire des querelles vaines et des controverses sans objet.

Pour en rendre l'acquisition facile à tous, elle paraîtra par fascicule que les compagnons feront relier ou brocher en leur temps.

Il faudra plusieurs années pour terminer cet ouvrage auquel d'autres même que les anarchistes auront collaboré à la demande de S. Faure.

LA REVOLUTION ESPAGNOLE

La grande opposition du peuple ibérique face à la tentative du coup d'Etat de Franco, et les grandes expériences communautaires qui s'en-suivirent, apportèrent à Sébastien Faure la dernière joie de son existence.

Malgré son âge, il partit pour l'Espagne et prit la parole à la radio de Barcelone.

Cependant, il mit les camarades en garde contre leur participation gouvernementale, et l'avenir devait, en lui donnant raison, donner raison à nos principes d'anti-étatisme sous quelque forme que ce soit.

La défaite de la révolution espagnole devant le blocus mondial fut pour lui, comme pour combien d'autres, une terrible désillusion.

Une autre devait suivre.

LA GUERRE DE 1939

Rappelons que, parmi ses activités, S. Faure avait poursuivi entre les deux guerres la lutte en faveur de la paix et que sous l'égide de la Ligue internationale des combattants de la paix créée par Victor Méric, et à laquelle il avait adhéré, il avait parcouru la France pour faire entendre sa voix contre la guerre.

Celle-ci devait éclater, et c'est au milieu de la tourmente (la troisième qu'il connaissait) qu'il devait fermer les yeux le 14 juillet 1942, en ce jour anniversaire de révolte et de renversement des citadelles liberticides.

L'HOMME

Il nous reste à analyser l'homme, le propagandiste et le théoricien,

ce qui nous sera facilité par la biographie qui précède et par les prises de position qui furent les siennes.

Constatons tout d'abord cette disponibilité d'esprit qui ne fut possible qu'en raison de sa fidélité à la liberté.

Constatons cet équilibre de sentiment et de raison qui lui permit de garder le cœur chaud et de conserver la tête froide en des heures troublées et troublantes.

Constatons son sens de la réalité si harmonieusement mêlé à son sens de l'idéal, et qu'illustre son attitude durant l'affaire Dreyfus.

LE THEORICIEN

Certes, S. Faure fut avant tout un propagandiste — et ajoutons un agitateur, car pour lui la parole était déjà action, et il paya souvent de prison le fait de l'avoir fait entendre.

Combien gardent souvenir de ces soirées dont ils sortaient ivres d'éloquence et de foi en l'anarchie, tant sa conviction n'avait d'égal que son talent ?

Cependant, certains lui reprochent de n'avoir été qu'un propagandiste et de n'avoir fait reposer ses théories que sur l'acquit de ses anciens, certains lui reprochent de n'avoir pas été un continuateur de Bakounine et de Kropotkine.

Avant de répondre à un pareil grief, laissons à Bakounine lui-même le soin de le faire pour nous :

« J'ai cette conviction — écrivait-il dans sa lettre d'adieu — que le temps des grands discours théoriques, imprimés ou parlés, est passé. Dans les neuf dernières années, on a développé au sein de l'Internationale plus d'idées qu'il n'en faudrait pour sauver le monde, si les idées seules pouvaient le sauver, et je défie qui que ce soit d'en inventer une nouvelle.

« Le temps n'est plus aux idées, il est aux faits et aux actes. Ce qui importe avant tout aujourd'hui, c'est l'organisation des forces du prolétariat... »

Oui certes, pour qui s'est ouvert à la grande loi de la relativité, pour qui a choisi la règle du jeu libertaire, que reste-t-il à découvrir, sinon de vagues constatations, qui ne sont le plus souvent que la démarcation de constatations déjà faites ?

Ce vide peut se camoufler derrière un vocabulaire plus ou moins intelligible qui redira moins clairement ce qui a déjà été dit.

Mais, tout au contraire, la prétention de S. Faure tendait à la clarté et son mérite ne réside-t-il pas d'avoir dit plus clairement ce qui avait été dit avant lui ?

D'autre part, une lecture attentive de son œuvre permettra d'y découvrir des originalités, faute d'en attendre des « nouveautés », cette pierre philosophale de nos modernes savants.

Le libre-penseur : commençons par cette forme de sa pensée puisque

c'est par celle-là que se libéra son esprit et que son rejet d'une tyrannie céleste l'amena au rejet de toutes les tyrannies.

Ses motifs, dont l'essentiel est présenté dans une brochure : « Les Douze Preuves de l'inexistence de Dieu » et dans un livre : « L'Imposture religieuse » ont sans doute déjà été définis en gros par Bakounine, mais S. Faure a eu le mérite de les classer et de les exposer méthodiquement sous la forme d'une démonstration quasi mathématique.

Le pacifiste : Sébastien Faure fut un pacifiste de premier plan dont l'activité a été signalée plus haut.

Cependant, avant de définir son « pacifisme », il dénonça tous les palliatifs, les faux moyens, par lesquels on abuse et l'on berne l'opinion :

« La nationalisation des armements » qu'il ridiculisait en faisant remarquer toute la différence qu'il existe entre le fait de mourir sous des bombes anonymes ou de trépasser sous des bombes nationalisées.

Puis il décortique les thèses officielles prônées par la Société des Nations : désarmement général, progressif, simultané et contrôlé.

Général : en sorte que s'il reste de par l'univers un pays pour conserver le moindre armement, toutes les nations du monde conserveront les leurs.

Progressif : pourquoi ? si l'on juge utile, indispensable le fait de désarmer, pourquoi ne pas accomplir ce geste totalement et sans attente ?

Simultané : c'est-à-dire que c'est à la même heure, à la même seconde, que tout amoindrissement du potentiel militaire sera opéré, ce qui met ce projet à l'abri de toute réalisation possible.

Et enfin, contrôlé : car les chefs d'Etat ont un tel désir de paix, et une telle confiance les uns dans les autres, que toutes ces réticences établies et toutes ces précautions prises, le désarmement sera de plus contrôlé.

Et il pouvait conclure qu'avec un tel programme, la paix et la fin des armées n'étaient pas pour demain.

L'avenir devait lui donner sinistrement raison.

Ce qu'il oppose, c'est la thèse du désarmement unilatéral.

Là non plus il n'est pas un novateur.

C'est le député Alfred Naquet (auteur de la loi du divorce) qui en est le père.

Mais il n'est que de relire le thème que celui-ci expose et les réticences qu'il contient, il n'est en contrepartie que de relire toutes les analyses que S. Faure en tire et tous les enrichissements qu'il lui apporte pour constater que ce dernier fait œuvre de créateur.

Désarmement unilatéral, car il faut bien que quelqu'un commence, que l'exemple soit donné, qu'une déclaration de paix soit faite par un pays à la face du monde.

Geste sans danger et qui loin de diminuer la sécurité d'un peuple ne ferait que la renforcer.

Ce qui met un pays en péril, ce qui le fait menaçant, et par réaction menacé, c'est le fait d'exacerber son potentiel militaire.

Une guerre n'éclate que dans la mesure où chaque peuple est persuadé être la victime du voisin, que dans la mesure où on lui fait admettre que c'est lui l'agressé.

Comment un chef d'Etat pourra-t-il persuader ses sujets qu'ils sont menacés par celui qui ne menace pas, et que les armes qui sont braquées sur lui sont celles du pays qui n'a pas d'armes ?

Puis, S. Faure tourné vers l'histoire constate que ce sont les pays les plus puissants, les plus militarisés, qui ont connu le plus de guerres.

Il constate l'accord des hommes politiques qui, s'ils se mettent d'accord sur la guerre, pourrait le faire sur la paix.

Il constate le trafic des marchands d'armes pour qui la guerre n'existe pas.

Et il conclut par l'urgente nécessité de réaliser le désarmement unilatéral.

Mais un tel geste ne s'opérera que sous la pression populaire.

C'est à celle-là qu'il a recours :

« Ou vous imposerez ce désarmement et ce sera la révolution, ou vous ferez la révolution et vous établirez ce désarmement. »

Car pour lui une révolution doit être défendue par le peuple dans son entier, et non par une catégorie d'hommes : gouvernement, armée ou parti.

L'anarchiste : S. Faure était avant tout anarchiste, sa libre-pensée comme son pacifisme y aboutissaient, et il pouvait défendre telle ou telle thèse sans restriction ou concession d'aucune sorte.

Dans son expression comme dans sa conception, S. Faure fut l'homme des synthèses.

D'abord au sein même de la famille anarchiste, dont il ne partagea pas les divisions.

Il le prouva en faisant appel à tous en vue de la collaboration à l'Encyclopédie anarchiste.

Pour lui, individualisme, collectivisme, anarcho-syndicalisme, néo-malthusianisme, étaient notions complémentaires d'un même idéal.

Mais il poussa au-delà du mouvement anarchiste cet esprit de synthèse : dans le pacifisme ainsi que je l'ai indiqué plus haut, et lors de l'affaire Dreyfus où il s'attira l'estime et l'amitié même d'hommes venus d'autres horizons que les nôtres, et d'accord avec lui pour mener en commun sur des objectifs précis une lutte profitable à la vérité, donc à l'anarchie.

Il est à considérer aussi cet aspect que je n'ai fait qu'effleurer plus haut : ce souci tout à la fois de pureté et d'efficacité dont il s'est efforcé de maintenir l'équilibre sa vie durant :

« A quoi bon le geste s'il n'est pas inspiré par une pensée ? » « A quoi bon la pensée si elle n'est pas suivie par le geste ? » avait-il coutume de dire.

Il est un dernier point de la pensée de S. Faure qui ne peut être passé sous silence et qui est exprimé par le titre même du livre qui le développe « la Douleur universelle ».

Cette société nous dit S. Faure ne fait que des malheureux, riches et pauvres, gouvernants et gouvernés, exploités et exploités.

Elle crée des privilèges, elle assure des postes apparemment enviables mais tout cela reste en deçà du bonheur.

Au changement social que nous appelons, tous sont gagnants, même ceux qui apparaissent aujourd'hui avantagés, car le système humain que nous voulons donnera à tous des avantages infiniment supérieurs en les délivrant de leurs vaines préoccupations sociales, de leurs absurdes considérations morales, et en rendant à l'homme, avec sa dignité, la place d'homme qui, toujours, aurait dû être la sienne.

Les métiers haïssables et inutiles abolis, la lutte des classes et des individus entre eux, au sein même de ces classes, anéantie, la société cessera d'engendrer la douleur universelle.

Je ne sache pas que parmi les devanciers de Sébastien Faure, aucun n'ait poussé aussi loin l'analyse.

M. L.

(1) Cette citation n'est qu'une reconstitution de ce débat, dont il n'existe pas, à ma connaissance de documents autres que ceux oraux.

(2) « Sébastien Faure » de Jeanne Humbert p. 130-131

p. 140-141

p. 147

(3) « Histoire du mouvement anarchiste » de Jean Maitron

p. 234

(4) « Les anarchistes dans l'affaire Dreyfus » : « La Rue » n° 3

(5) « Histoire du mouvement anarchiste » Jean Maitron

p. 254

(6) « Sébastien Faure » Jeanne Humbert p. 41

p. 177

(7) « Monde Libertaire » n° 104 (septembre 1964)

(8) « Une infamie » p. 11

(9) « Histoire du mouvement anarchiste » Jean Maitron

p. 64